

Le Libraire



AU DIABLE VAUVERT

Régis de Sá Moreira

Le Libraire



Du même auteur

PAS DE TEMPS À PERDRE, roman, *Au diable vauvert, J'ai lu*
ZÉRO TUÉS, roman, *Au diable vauvert*

AIDE À L'ÉCRITURE DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© Éditions Au diable vauvert, 2004

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Carlos et Améline

Prologue

« Si seulement on sombrait... » soupirait la jeune femme, ses cheveux courts au vent, appuyée à la rambarde du paquebot.

Le jour se levait.

Elle le regardait faire et elle regrettait d'avoir embarqué seule sur cette croisière.

« C'est encore pire que sur terre... Pire que sur terre... »

« Pire que sur terre », se répétait-elle.

Elle était vêtue d'un tailleur noir, comme à son habitude.

Ses cheveux étaient teints en blond.

Elle avait un visage rieur, rayonnant, un visage qui donnait envie de sourire, de rire.

La noirceur de son tailleur ne pouvait pas grand-chose contre son visage mais sans cette précaution, il est probable que la plupart des gens auraient ri ou souri en la croisant.

Elle avait l'air fatiguée.

Lasse même.

De son visage, de son tailleur, de ses cheveux courts et teints en blond.

Lasse de cette stupide croisière.

Si lasse qu'elle ne trouvait pas la force nécessaire pour grimper la rambarde et se jeter à la mer.

Si fatiguée qu'elle en était à souhaiter que le bateau veuille bien l'y accompagner.

« Si seulement on sombrait... » soupirait-elle.

Au même moment du même jour, sur le pont supérieur du même paquebot, une autre jeune femme se tenait dos à la mer et fumait une cigarette.

« Pourvu qu'on coule », se disait-elle, elle.

Elle était plus menue que la première, plus tendue aussi, aurait-on dit. Ses cheveux étaient plus longs, plus foncés. Presque noirs.

Elle portait un foulard blanc, un pantalon blanc et une chemise blanche. Ses pieds étaient nus.

Elle regardait dans le vide, fixement cependant, comme si elle y voyait ou y étudiait quelque chose.

Sans la mer, sans le paquebot, sans le vent qui agitait son foulard, elle aurait aussi bien pu se trouver sur le quai d'une gare. À ce détail près que le train n'arrivait pas, ou bien qu'il passait sans s'arrêter. Ou qu'elle ne montait pas dedans.

Elle restait là, les yeux rivés aux cheminées du paquebot.

« Partir en fumée, songea-t-elle, rejoindre les oiseaux... » Elle écarta ses bras. « Devenir moi-même un oiseau... »

Elle se rappela qu'elle était en mer. « Mourir noyée, reprit-elle, retrouver les poissons... » Elle baissa ses bras. « Être un poisson moi-même... »

Elle faillit se laisser distraire, comme à son habitude. Commencer à se demander quel oiseau, quel poisson elle serait.

Mais elle décida de rester concentrée pour une fois.

« Pourvu qu'on coule », se redit-elle.

Toujours au même moment, le même jour toujours, à l'avant, tout au bout, à la proue du bateau, une troisième jeune femme assistait au même lever du jour et sans bien savoir à qui elle s'adressait, murmurait :

« Prends-moi. »

Loin des vagues, loin de l'eau, loin du paquebot qui fendait la mer, elle avait déjà fait cette prière.

Cru en cette prière.

Mais les jours avaient continué.

Elle avait regardé les jours se moquer d'elle, la narguer. Elle les avait longuement regardés, et calmement, presque froidement, elle avait recommencé.

Chaque matin, chaque début de journée, chaque jour qui apparaissait, elle répétait : « Prends-moi. »

Elle portait une robe jaune, jaune canari.

Elle se pencha en avant, le visage au-dessus des vagues, imagina le paquebot s'enfonçant dans les eaux.

Ses cheveux longs et bruns, d'un brun très clair, plus longs que bruns, passèrent par-dessus le bandeau jaune canari qui les retenait et plongèrent droit vers la mer.

D'un coup, elle se redressa et les rejeta en arrière.

« Pas comme ça », dit-elle tout haut.

« Tu rêves », ajouta-t-elle.

Elle mit ses mains en porte-voix et toujours sans savoir à qui elle s'adressait, elle cria : « Vaaaa te faire fouuuuuuuutre ! »

Puis elle s'immobilisa et apprécia le vide que son cri avait laissé en elle.

Le Libraire

À des milliers de kilomètres de l'endroit où vous vous trouvez, dans un pays, une ville, une librairie parmi tant d'autres, un libraire ouvrit les yeux.

Il venait d'entendre le poudoupoudoupoudou de la porte d'entrée de sa librairie.

Il rangea un peu son bureau, puis il attendit.

Le bureau du libraire était caché derrière deux étagères disposées en angle. Il estimait que les clients qui entraient dans une librairie souhaitaient avant tout voir des livres.

Ce n'était pas, pour la plupart, un libraire qu'ils cherchaient.

Le libraire aimait l'idée de clients se retrouvant seuls devant un océan, une marée plus exactement, de livres, sans personne pour les observer.

Il aimait l'idée que les livres existent sans lui.

Il se demandait s'il n'aimait pas aussi l'idée de ne pas exister.

Le libraire était assez mélancolique, c'est vrai, mais il s'en accommodait.

Il ne voyait pas très bien comment garder un moral d'acier au milieu de tous ces livres, de toutes ces histoires, de toutes ces pensées, de toutes ces vies. Il enviait, dans ses pires moments, les vendeurs de voitures.

Sans trop y croire.

Car le libraire enviait surtout, non pas les auteurs, mais les personnages des livres qu'il lisait. Et il n'avait jamais lu de livre où le héros était un vendeur de voitures.

Ou alors très temporairement.

Et pourtant, Dieu savait, se disait le libraire, que le libraire en avait lu des livres.

Évidemment, Dieu savait aussi que le libraire n'en avait pas lu tant que ça où les héros étaient libraires.

Mais, se disait encore le libraire pour mettre fin à son altercation avec Dieu, c'était quand même plus proche.

Il écouta les pas du nouvel arrivant. « Un homme », pensa-t-il, au grincement des chaussures. Les pas se rapprochèrent.

À leur fermeté, leur détermination, le libraire comprit que ce n'était pas un nouveau. Que l'homme s'avancait clairement et en connaissance de cause vers son bureau. Spontanément, le libraire eut envie de se cacher dessous.

Mais il se ramena à la raison et resta courageusement assis dans son fauteuil.

L'homme arriva. Il rapportait un livre sur les dauphins dont il n'était pas satisfait.

— Je ne suis pas satisfait de ce livre sur les dauphins, dit l'homme.

Il portait un élégant costume.

— C'est de la merde, ajouta-t-il.

Le libraire le regarda dans les yeux.

Et il les trouva beaux.

— Pardon, reprit l'homme. Je me suis mal exprimé. Ce n'est pas tant du livre dont je ne suis pas satisfait, que des dauphins. Les dauphins me gonflent, à vrai dire. On m'en avait... Quelqu'un m'en avait pourtant dit le plus grand bien...

Le regard de l'homme se perdit quelque part dans les affiches de films qui étaient accrochées derrière le bureau du libraire.

— Une jeune femme... enfin une femme de mon âge... Voilà, au revoir monsieur.

— Vous ne voulez pas que je vous rembourse... que je vous fasse un avoir ?

— Non merci, vous êtes aimable. Mais ce n'est pas le livre qui est en cause et je ne renie pas son achat... Je ne suis pas sûr, à y réfléchir, qu'on puisse écrire un meilleur livre sur les dauphins... Non, c'est sans doute un excellent livre. Mais je n'en veux pas chez moi, et je ne veux surtout pas, vous comprenez, qu'elle tombe dessus...

Le regard de l'homme se perdit encore.

Puis l'homme se reprit et dit :

— Alors au revoir monsieur, et bonne journée.

— Bonne journée, répondit le libraire.

Il attendit d'entendre le poudoupoudoupou

de la porte de sa librairie, puis il se mit à réfléchir.

Il ne connaissait aucune femme amoureuse des dauphins.

Le libraire s'égara dans sa réflexion. Il avait connu pas mal de femmes.

Dans le temps où il avait des amis, certains d'entre eux allaient jusqu'à voir en sa librairie un véritable « piège à femmes ».

Ce qui restait pour eux-mêmes, pour le libraire, et pour toutes les femmes, incompréhensible.

Des étagères, des livres, pas de tenture en velours rouge, pas de champagne, ni de petits biscuits.

Simplement des livres.

Difficile de voir où était le piège.

Le libraire avait perdu ses amis le triste jour où il avait découvert qu'il était devenu pour eux un sujet de conversation.

Plus exactement, le libraire s'était ce jour-là rendu compte qu'il avait perdu ses amis.

Quelques mots maladroits, des expressions trop identiques, des conseils ou des reproches étrange-

ment rapprochés avaient peu à peu fait découvrir cela au libraire.

Jusqu'au jour triste où il l'avait entièrement découvert.

Malgré ses efforts, le libraire n'avait pas réussi à comprendre comment des amis avaient pu en arriver là.

Aussi avait-il compris qu'il avait perdu ses amis.

Ceux-là mêmes qui continuaient d'aborder dans leurs conversations le sujet du libraire pour s'étonner ensemble de son éloignement.